VOL. XLVII — SAINT-BONIFACE, MANITOBA, MERCREDI, 21 AOUT 1918 — No. 40

ABONNEMENTS
Canada .... $1.00 par année
Etats-Unis .... 1.50 " "
Europe .... 2.50 " "

Tarif des Annonces
1ère insertion, par ligne ...: 12 cents
Chaque insertion subséquente 8 cents

N. B.—Les annonces de naissances, mariages et sépultures seront insérées au taux de 25 cents chacune.

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

LE MANITOBA
EST PUBLIE ET IMPRIMÉ
TOUS LES MERCREDIS
PAR
ANT. GAUVIN
IMPRIMEUR

Toute[s] [com]munications concernant le jou[rnal] [l']imprimerie devront être adresse[es]
[Le M]anitoba
42 AV[ENUE] PROVENCHER
SAINT-BON[IFACE] - MANITOBA
Téléph[one] ...n 3377

SA SAINTETE BENOIT XV

Personne au monde, durant cette guerre n'aura contribué plus que le pape à l'oeuvre capitale de l'échange des prisonniers de guerre.

Rome est le canal par où passent en s'adoucissant les négotiations les plus sérieuses.

L'un des cas les plus intéressants pour le Canada est bien celui du Dr Béland, prisonnier de guerre de l'Allemagne pendant quatre ans.

Tous ici ont suivi avec intérêt les démarches qui ont été faites pour obtenir sa mise en liberté.

Si les hommes d'Etat du Canada et de l'Angleterre ont fait un grand travail pour arriver à ce but, il parait aujourd'hui d'une certitude indéniable que c'est le Père de la Chrétienté, Sa Sainteté le Pape qui a enlevé le morceau.

Nos lecteurs liront avec joie les paroles du chanoine Hallé, de Québec à ce sujet.

"Si je prends la parole au milieu de cette fête inoubliable, dit le chanoine Hallé, c'est d'abord pour unir l'expression de ma joie à celle de tous et pour présenter à M. le Dr Béland, mes félicitations les plus sincères mais surtout pour rendre et faire rendre justice à celui qui est sans conredit possible, la seule cause principale de cette libération, le Souverain Pontifie Benoît XV. Je veux être clair. C'est le Pape qui, par son influence immense, son travail acharné, sa charité sans bornes, a trouvé le moyen de réussir là où avaient échoué le gouvernement canadien ainsi que le roi d'Espagne. C'est le Pape qui, après avoir surmonté les difficultés sans nombre, a fait mettre le Dr Béland en liberté. En voici la preuve. Dans une lettre du 6 juin venant du Vatican et signée par le sous-secrétaire d'état de Sa sainteté. Copie :

"Se greteria di stato di sua Santita, dal Vaticano, le 6 juin 1918, No. 66025.

"Eminentissime Seigneur,

"Une note de M. le ministre de Prusse, près le Saint-Siège, vient de m'apprendre que les nombreuses démarches entreprises au nom du Saint-Père en faveur du Dr Henri Béland, si vivement recommandé par Votre Eminence, ont eu enfin le résultat favorable si longtemps désiré. Acceptant la proposition des autorités anglaises le gouvernement allemand a consenti à échanger M. Béland contre M. De Bulow, interné en Angleterre. L'un et l'autre ont été dirigés vers la Hollande, et j'espère qu'à cette heure-ci, Monsieur le Docteur se trouve sur le chemin du retour. Particulièrement heureux de pouvoir faire part à Votre Eminence d'une si bonne nouvelle, je profite volontiers de cette rencontre pour présenter à Votre Eminence l'hommage de la profonde vénération avec laquelle je baise la main à Votre Eminence, et je me dis,

"De Votre Eminence, le très humble serviteur,

(Signé) F. Tedeschini.

"A Son Eminence le cardinal Bégin, archevêque de Québec."

"Voilà le résultat obtenu par le Pape, mais au prix de quelles démarches nombreuses, comme dit la lettre du sous-secrétaire d'Etat!

"Pour s'en convaincre, il faudrait pouvoir compulser le dossier secret au Vatican, et voir les lettres multiples, les nombreux télégrammes chiffrés qui ont été échangés pendant neuf mois entre le Vatican et l'Allemagne, par le nonce de Bavière, entre le Vatican et l'Angleterre, par son ambassadeur, le comte de Salis.

"J'ai vu des mes yeux le télégramme chiffré envoyé au cardinal Hartman, par l'intermédiaire du nonce de Bavière, la réponse du cardinal après une intervention personnelle auprès des autorités allemandes.

"J'ai vu aussi la terre qui transmettait cette réponse à l'ambassadeur d'Angleterre, et j'ai eu une petite idée des difficultés presque inextricables que le Saint-Père dut résoudre pour arriver à mettre les belligérants d'accord même sur un seul point particulier.

"C'est après cela que les autorités anglaises, sur les instances réitérées du Vatican, qui voulait arriver à un terme, ont proposé l'échange avec M. de Bulow. Encore par le secrétaire d'Etat, cette proposition a été envoyée au gouvernement allemand qui a accepté; c'est donc le Saint-Père qui a accepté; c'est donc le Saint-Père qui a forcé les deux gouvernements à causer sur ce sujet, qui a échangé leurs conversations, les a forcés à se prononcer clairement sur des conditions précises, et après un travail ardu, a obtenu, comme le dit la lettre, le résultat favorable si longtemps désiré. Pour traiter cette affaire, comme toutes celles de même espèce, le Pape se sert du sous-secrétaire d'Etat, Monseigneur Tedeschini, qui s'entretient avec lui tous les jours. Ce prélat très distingué et très dévoué passe ses journées e tune partie de ses nuits à travailler au rapatriement des prisonniers de guerre, sans préjudice de la besogne ordinaire de la secrétairerie d'Etat.

"Une quarantaine de prêtres et de laïques travaillent sous ses ordres. Il me serait bien difficile de dire le dévouement, la charité, la ténacité, l'intelligence, la diplomatie, l'ardeur que Mgr Tedeschini a mise dans les négociations nécessaires à cette libération.

"Dieu seul le sait. Et cela, sans jamais vouloir accepter un seul sou de rétribution de qui que ce soit.

"Belle réponse à donner à certains détracteurs du Saint-Siège à la belle attitude que j'ai rencontrée partout. Dans quel but et par quelle intervention le Pape et le sous-secrétaire d'Etant on-ils tant travaillé?

"Dans quel but? Tout simplement par charité, pour faire du bien à l'humanité souffrante, pour continuer la mission de Notre-Seigneur sur la terre, comme chef de l'Eglise catholique, qui est un foyer d'ardente charité.

"Par quelle intervention? Sur la demande du cardinal Bégin, qui avait écrit à Rome, avant mon départ de Québec, et dont j'avais été l'humble commissionnaire auprès du Pape et de Mgr Tedeschini.

"Benoît XV a une véritable vénération pour le cardinal Bégin et le sous-secrétaire d'Etat est l'ami intime de Son Eminence. De plus, le cardinal Hartmann, de Bavière, en Allemagne, connait très bien et estime beaucoup le cardinal-archevêque de Quebec.

"Les deux ont été élevés à la pourpre le même jour, les deux ont été créés cardinaux par Pie X, en même temps que celui qui devait être plus tard Benoît XV. C'est donc la charité chrétienne et l'amitié fraternelle qui se sont unies pour libérer le docteur Béland.

"Voilà la vérité. Voilà ce que devra dire l'histoire.

"C'est un bienfait de plus seulement dans l'Histoire de l'Eglise et de la papauté. C'est un des milliers de services que le Saint-Pre a rendus à des milliers de personnes chez tous les belligérants pendant cette terrible guerre.

"Si le cas de M. Béland a été plus difficile à régler, la faute en est à ses qualités personnelles qui ont porté l'Allemagne à se montrer difficile. Cependant, la presse mondiale, la grande presse surtout qui est conduite par la baguette que nous connaissons, ne dit généralement pas un mot des bienfaits du Pape. Au contraire, elle blâme également et ses paroles et son silence, elle dénature tous ses actes.

"C'est une marée de boue qui monte vers le siège du Saint-Père depuis quatre ans.

"C'est un ouragan de haine qui s'abat sur sa tête. Il travaille quand même à faire du bien à l'humanité.

"En terminant, je le répète, si je suis venu ici, c'est surtout pour rendre justice au Pape, dans ce Canada, où comme ailleurs on le vilipende. Cette justice sera, je crois bien, la seule reconnaissance qu'il ambitionne pour lui-même et pour l'Eglise de Jésus-Christ."

COURAGE

Nous avons déjà dit un mot de l'état d'âme qui devrait il nous semble exister chez nos populations au moment de la crise actuelle.

Nous ne croyons pas toutes les rumeurs qui passent ou qui nous viennent de différents côtés.

Nous croyons même que si elles ne sont pas complètement fausses, elles sont pour le moins beaucoup exagérées.

S'il fallait en croire les tristes messagers, un grand nombre de nos compatriotes, découragés de la situation qui leur est faite par les mesures de guerre et l'enrôlement, songeraient, les uns à ne pas envoyer leurs enfants compléter leurs cours d'études; d'autres à négliger indûment leur culture, et l'accroissement de leur troupeau.

Par représailles, à bien des endroits du Canada—et ceci ne s'applique pas particulièrement à nos gens— on irait jusqu'à donner son grain à ses bestiaux plutôt que de l'envoyer au marché, on negligerait la préparation du terrain arable pour l'an prochain, en un mot on se laisserait enporter par le mécontentement et le découragement.

Pour notre part nous voulons demander à nos compatriotes de ne pas prendre cette voie qui serait malheureuse non seulement pour le pays, mais pour eux-mêmes, leurs familles et leur nationalité.

C'est dans le moment de crise qu'un peuple fait preuve de la bonté de son sang.

La France joyeuse, tant décriée depuis qulques années n'a-t-elle pas montré au milieu de cette guerre tout l'airain de ses muscles?

Le monde étonné la regarde avec admiration et s'incline devant son courage, sa magnanimité et sa grandeur.

La France est redevenue la plus belle nation de l'univers.

Pourquoi?

Parce qu'au moment où l'on a cru qu'elle devait mourir, elle s'est au contraire redressée de toute sa hauteur dans un élan magnifique, d'une fierté noble et généreuse qui ne sait jamais ce que c'est que de se laisser coucher par terre par le découragement.

La France n'a plus qu'une chose à faire pour mettre le dernier fleuron à sa couronne de gloire; c'est d'accomplir l'acte officiel de croyance et de soumission à la Toute Puissance et à la Majesté de Dieu.

Tout homme qui a lu l'histoire de France sait que cette acte, elle le fera, car sans cela la France ne serait pas la France.

Si ses gouvernants ne le font pas volontairement et d'eux-mêmes, c'est son peuple qui le fera pour eux.

C'est le monde civilisé qui la forcera à dire tout haut son "Credo", car il n'y a pas sur toute la surface du globe, un endroit où le sang du missionnaire Français n'ait coulé.

S'il faut que ce cri sorte des entrailles de la terre pour aller se porter sur les lèvres françaises, il en sortira, car les morts qui avant de passer dans l'audelà, ont été, par le ministère du prêtre français, arrachés des griffes du paganisme pour entrer dans le royaume de la chrétienté sont trop nombreux pour ne pas secouer la France, à cette heure la plus solennelle de toute son histoire, si profondément, qu'elle ne puisse s'empêcher de crier tout haut, ce, qu'au fond, elle croit vivement.

Canadiens-français regardons notre mère la France, prenons exemple sur ses fils, rappelons-nous que nous avons le même sang que ces vaillants patriotes et au lieu de nous laisser aller au découragement qui ne mène à rien, si ce n'est à la ruine, relevons nos courages, regardons l'avenir avec espoir.

Au lieu de diminuer notre travail, dédoublons nos efforts, instruisons nos fils, développons notre culture, augmentons nos biens, et préparons nous à prendre la place, qui ne serait pas la nôtre, si elle ne devait pas être préponderante sur le territoire du Canada.

A TRAVERS LES FAITS ET LES OEUVRES

Nous prenons la liberté de détacher les deux passages suivants de la chronique de l'Hon. Thomas Chapais dans la Revue Canadienne.

Nous lecteurs les liront avec intérêt.

"Cette série de défaites infligées aux Allemands, lorsqu'ils prétendaient tout faire plier devant eux et atteindre enfin Paris, semble indiquer que leur puissance d'offensive décroit. En pleine ruée ,ils ont vu leur élan brisé. Puis, l'initiative leur a été enlevée, la menace d'encerclement les a fait plier, lâcher pied et abandonner précipitamment le territoire qu'ils révaient de conquérir en le semant de leurs cadavres. Pour eux, du point de vue stratégique, c'est un terrible échec; du point de vue moral, c'est un véritable désastre. L'arrogante confiance de leurs troupes reçoit un coup mortel et l'inconsciente assurance de leur peuple subit un choc funestement révélateur. Comment! On n'est pas encore à Paris! Les généraux du kaiser sont forcés de reculer! Les Français remportent une nouvelle victoire de la Marne! Mais alors, la paix, la paix allemande n'est donc pas encore en vue! Non, elle ne l'est pas. Et ce qui devient maintenant plus probable, ce qui semble maintenant moins lointain, c'est la paix équitable, la paix dans la restauration du droit, dans le rétablissement d'un ordre européen, d'un ordre international, qui ferme la porte à des guet-à-pens criminels comme celui du mois d'août 1914.

Sans doute, avant d'en arriver là, il y aura bien des coups à frapper, plus d'un moment critique à traverser, et les Allemands auront le temps de commettre bien des actes de barbarie, comme celui dont ils se sont encore récemment rendus coupables en coulant un vaisseau-hôpital que devaient protéger toutes les lois de la guerre. C'est le 27 juin, dans la nuit, à soixante-dix milles des côtes d'Irlande, qu'un de leurs sous-marins a torpillé le Llandovery Castle. Ce vaisseau avait été nolisé par notre gouvernement pour transporter les blessés et les malades entre l'Angleterre et le Canada. Il était en route pour les îles britanniques et avait à son bord quatre-vingt membres du corps médical de l'armée canadienne et quatorze infirmières. Il y avait en tout sur le navire deux cent cinquante-huit personnes. Vingt-quatre seulement ont échappé à sa destruction. Les infirmières et la plupart des attachés au corps médical ont péri dans les flots. Le steamer voguait avec sécurité, toutes lumières allumées, et la grande croix en lampes électriques brillait au-dessus du pont, pour signaler le caractère spécial qui aurait dû le faire intangible. Les croix rouges sur les flancs du navire étaient aussi illuminées à l'électricté. On affirme que le sous-marin a tiré sur les épaves après le torpillage afin de mieux compléter son oeuvre. C'est de l'assassinat pur et simple et ces commandants de sous-marins ne sont que de vulgaires meurtriers.

On est bien habitué à ces manifestations de la sauvagerie allemande. Cependant celle-ci a semblé mettre le comble à l'indignation universelle. Dans la Chambre des communes, M. Bonar Law a prononcé ces paroles: "Il n'y a plus d'actes de brutalité qui puissent surprendre de la part des Teutons. Le torpillage du vaisseau-hôpital Llandovery Castle constitue un attentat dégradant. Il n'y a rien à gagner à parler de ce nouveau crime. La bête fauve est en liberté. Inutile d'argumenter ou de raisonner avec elle. La seule chose à faire est de la détruire. Là est notre devoir. Les Alliés ne doivent pas prendre de repos avant de l'avoir accompli."

Le Manchester Guardian, commentant ce forfait, dit qu'on pose souvent deux questions à ce sujet: "Pourquoi les commandants des sous-marins allemands permettent-ils ces actes qui réagissent sur les nations neutres et qui restent dans l'hitoire comme une tache énorme sur leur déjà si vilains exploits? L'Allemagne a-t-elle jamais puni ceux qui commettent ces actes ignobles?" Et ce journal continue: "Ceux qui suivent de près les agissements de l'amirauté allemande répondent que les commandants des sous-marins n'ont certainement pas reçu instruction de couler les navires-hôpitaux, mais qu'ils ne craignent pas non plus d'encourir les représailles de la censure officielle. Un navire est un navire, et si un navire-hôpital est coulé il sera remplacé par un autre bon vaisseau, de sorte que la marine alliée sera réduite. Le gouvernement allemand a attribué récemment la destruction d'un navire-hôpital à l'explosion d'une mine. C'est une raison qu'il ne pourra pas apporter dans les cas du Llandovery Castle. Un sous-marin a émergé et l'attitude de son capitaine démontre que l'attaque fut une des plus cyniques et des plus froides qu'il y ait jamais eu. Le capitaine a déclaré que le vaisseau avait à son bord huit officiers du corps d'aviation de l'armée américaine, et ensuite, comme arrière-pensée, il a affirmé que l'explosion du navire coulé démontrait qu'il transportait des munitions. Il est juste qu'une preuve de cette sorte soit soumise au jugement du monde entier, car, bien que l'état-major allemand le méprise, il comptera pour beaucoup à l'Allemagne dans les jours qui vont venir."

Inutile de dire qu'il n'y avait ni aviateurs américains ni munitions de guerre à bord du Llandovery Castle. L'affirmation gratuite du capitaine allemand n'est pas autre chose qu'un impudent mensonge. Ce sont des actes comme le torpillage de ce vaisseau-hôpital qui font reconnaître par tous les esprits droits que la victoire incontestable des Alliés est nécessaire.

* * * * * * * * *

Si les séances du parlement britannique ont offert peu d'intérêt durant les semaines qui viennent de s'écouler, on n'en saurait dire autant de celles du Reichstag. Celles-ci ont été marquées par des incidents qui ont fortement remué l'opinion. Le 25 juin, un discours du secrétaire des affaires étrangères Von Kuehlman a causé une sensation, qui a pris finalement les proportions d'une crise ministérielle. Le ministre faisait un exposé de la situation politique et des contions où se trouvait placée l'Allemagne. Au cours de ses développements sur ce sujet, il en vint à prononcer cette phrase : "A cause de l'ampleur de cette guerre et du nombre des nations qui y prennent part avec celles d'outre-mer, on peut difficilement espérer une conclusion finale par le seul fait des décisions militaires et sans avoir recours aux négociations diplomatiques." Ces paroles provoquèrent une tempête de récriminations. Un ministre allemand osait insinuer que l'empre germanique pourrait difficilement, par la seule force des armes, obtenir un résultat décisif! Il laissait entendre que l'adresse diplomatique serait peut-être nécessaire pour suppléer à l'insuffisance de la puissance militaire! C'était intolérable. D'autant plus que ces expressions cadraient mal avec les harangues grandiloquentes dans lesquelles le kaiser avait parlé de la paix "conquise par la puissante épée de l'Allemagne."

Le discours de Von Kuehlman fut violemment critiqué par toute la presse pangermaniste. On eut beau affirmer qu'il reflétait les vues du haut état-major, du général Ludendorf, de Guillaume lui-même, rien n'y fit. On réclama la démission du ministre. Et finalement il dut se retirer pour ne pas compliquer d'une manière embarrassante la situation parlementaire. Ce fut la situation parlementaire. Ce fut l'amiral Von Hintze qui fut nommé à sa place ministre des affaires étrangères. Ce dernier est un pangermaniste avéré, le disciple du fameux amiral Von Tirpitz.

A la suite d tous ces incidents, le chancelier Von Hertling a prononcé devant le Reichstag un grand discours destiné à bien définir la situation politique. On y retrouve le même esprit de fourberie et de fausseté que nous avons souvent signalé. En voici quelques passages caractéristiques :

"Je maintiens le point de vue de la réponse impériale à la note du pape. L'esprit pacifique qui a inspiré cette réponse m'a aussi inspiré. Alors, cependant, j'ai ajouté que cet esprit ne devait pas donner à nos ennemis la faculté de continuer interminablement la guerre. Mais que nous a-t-il été donné de voir? Tandis que depuis des années il ne peut exister de doute sur notre disposition à tendre la main vers une paix honorable, jusqu'à ces derniers jours nous avons entendu des discours à l'emporte-pièce des hommes d'Etat ennemis. Le président Wilson veut la guerre jusqu'à notre desstruction, et les paroles prononcées par M. Balfour, ministre des Affaires étrangères de l'Angleterre ,doivent faire monter le rouge de la colère aux joues de tout Allemand. L'honneur de notre patrie nous tient à coeur, et nous ne pouvons nous laisser constamment et ouvertement insulter de cette manière. Derrière ces insultes, il ya le désir de notre destruction. Aussi longtemps que ce désir de notre destruction existera, nous devrons tenir avec notre peuple fidèle.

"Je suis aussi convaincu, je le sais, que, dans les cercles les plus étendus de notre pays, la même opinion sérieuse prévaut partout. Tant que l'on entretiendra ce désir de notre destruction, nous devons tenir et nous tiendrons, avec confiance dans nos troupes, dans le commandement de notre armée, et dans notre magnifique nation, qui supporte si merveilleusement les grandes privations et les continuels sacrifices de ces temps difficiles."

On ne saurait représenter sous de plus fausses couleurs la situation. Pas un homme d'Etat des nations alliées, ni M. Wilson, ni M. Balfour, ni M. Clemenceau, n'a proclamé comme objet de guerre la destruction de l'Allemagne. Leur but incontestable, c'est la défaite de l'Allemagne agressive et dominatrice, une défaite qui permette de conclure une paix et d'instaurer un état de choses grâce auxquels les nations pourront vivre et se développer en pleine sécurité, à l'abri des cataclysmes comme celui que l'ambition germanique a fait éclater sur le monde. Peut-on concevoir une plus insupportable impudence que celle de ce gouvernement qui a terrorisé l'Europe pendant quarante ans, qui a périodiquement provoqué la guerre, qui l'a préparée, préméditée et déchaînée en 1914, de ce gouvernement bourreau de la Belgique, vautour de la Serbie, de la Roumanie, de la Russie de ce gouvernement dont les hordes dévastatrices accumulent les ruines sur les plus belles provinces de France et qui, après cela, a l'audace de se déclarer animé des dispositions les plus pacifiques? Sinistre comédien! Ecoutez-le encore: "Il est nécessaire que les représentants attitrés des puissances ennemies, dûment munis de pouvoirs par leurs gouvernements, nous donnent à entendre que les discussions sont possibles, des discussion qui, pour le moment, comme de raison, rouleront dans un cercle limité." Voyez-vous cela? En d'autres termes, le chancelier allemand voudrait que la France, l'Angleterre, les Etats-Unis demandent au kaiser la paix, au moment où ses armées foulent sous leurs pieds de brutes le sol de la Champagne et de l'Ile-de-France. Alors, on pourrait commencer à entamer des discussions possibles, mais bien entendu "dans un cercle limité"! Nous le connaissons, "le cercle limité de l'Allemange! La Russie l'a connu à Brest-Litovsk! Non, si vraiment l'Allemagne veut la paix, elle n'a qu'une chose à faire. Qu'elle renonce à la victoire sur les champs de bataille. Qu'elle se déclare prêtre à évacuer immédiatement toute la Belgique et tout le territoire français envahi, à restaurer la Serbie et la Roumanie, et ensuite à discuter dans un congrès les questions complexes qui resteront à décider. C'est elle qui a voulu la guerre, qui l'a déclarée, qui l'a commencée, qui l'a continuée avec une barbarie sans nom. C'est à elle à parler clair et net et à donner des gages. Sinon, les Alliés n'ont pas le choix de l'alternative. Il leur faut faire un suprême effort pour la battre et conquérir ainsi une paix honorable et susceptible

A suivre sur la page 4

PAROLES DE CHEF

C'est un chef, un des grands chefs de la guerre actuelle. De taille assez petite, mais un corps vigoureux, des muscles en relief et qu'on devine dans des mouvements pleins d'énergie et d'autorité. Un oeil, moins beau par son bleu de ciel que par l'intelligence et l'esprit qui rayonnent de lui constamment, soit qu'il parle, soit qu'il écoute.

J'ai eu la joie de parler avec lui pendant une heure: il me semble que je n'ai pas le droit de garder pour moi seul ce qu'il m'a dit, et que les principes de vie et d'éducation qui l'ont amené à cette incomparable valeur doivent être redits autour de nous, et surtout pratiqués. Je les livre aux méditations de mes amis de la Revue des Jeunes.

* * *

"Le premier conseil que je donne à mes fils, me dit-il, est d'avoir un tableau de service. Sans horaire précis et constant, toute vie est gaspillée car la plus belle partie du temps se passe à chercher ce que l'on pourrait bien faire et par quel bout on prendra son ouvrage. Faire chaque jour la même chose à la même heure, voilà le secret de la force et du succès dans la vie.

* * *

"Où que je sois, quelque abondant que soit mon travail, je consacre chaque jour un bon moment à des exercices physiques désintéressés, pour me maintenir le corps en santé, en souplesse, en état de victorieuse défense, en un mot: en bonne forme.

"J'ai fait beaucoup de boxe, et mes fils également. Il n'y a pas de sport meilleur non seulement pour donner des muscles, mais pour accroître la confiance en soi, l'audace et l'esprit d'offensive.

"C'est un Boche, Goethe, si je ne me trompe, qui a dit: "Je suis homme, donc je suis un lutteur." Et bien qu'elle vienne d'un Boche, c'est une grande pensée, aussi vraie du temps de paix que du temps de guerre et que Demolins aimait certainement, lui qui voulait "armer pour la vie" nos jeunes Français!...

"Bien que je partage la plupart des idées de Demolins en éducation, je crois à l'utilité incomparable du latin. Le latin, mais c'est la barre fixe de l'intelligence! On ne fait pas de latin dans la vie, c'est entendu, mais est-ce qu'on y fait de la barre fixe? Or, tout le monde reconnait que la barre fixe donne du muscle et de l'énergie, et je me félicite à chaque instant d'en avoir fait beaucoup dans ma jeunesse. Il en va de même du latin.

"Il n'y a pas une autre dicipline qui développe pareillement l'esprit de finesse, en même temps que l'esprit de géométrie ,et savez-vous comment j'aime à juger l'intelligence d'un homme: à la traduction qu'il me donne de ces trois mots latins: incessu patuit dea. Celui qui me traduit cela avec précision et élégance, je le salue chapeau bas—si vous me passez cette locution de civil.

"J'ai beaucoup de sympathie pour les Romains et aucune lecture ne m'amuse plus que celle des ouvrages de Geston Boissier, que je connais tous de la première à la dernière ligue.

"Vous avouerai-je que de toute la littérature française, ce que je préfère ce sont les Chansons de Gestes J'ai fait depuis longtemps des Quatre Fils Aymon mon bréviaire, parce que c'est un code de l'honneur supérieur à tout autre, parce qu'aucun autre ne donne une telle haine du mensonge et un tel amour des qualités du vrai chevalier. J'en ai neuf éditions, de siècles différents, depuis le XVe jusqu'au XVIIIe, qui donna la fameuse édition bleue. Et je la montre demain à M. Bédier, le fameux romanisant, avec qui j'aime à parler de ces siècles de foi et d'honneur.

* * *

"On n'avait pas, alors, d'antendrissement inutile. Ce n'est pas comme aujourd'hui. Vous me parliez tout à l'heure de X... et vous louiez sa bonté: d'accord, mais mon cher Monsieur, il a tout le temps la larme à l'oeil, ce n'est pas un homme!"

Et je me rappelle alors avec quel courage chrétien, surnaturel et plein d'espérance, le chef que j'ai devant moi apprit et supporta la mort de son fils ainé, qui réalisait si pleinement son idéal d'homme, d'homme fort, intelligent, lettré, à l'âme pure, au coeur vaillant. Quand nous en parlâmes, il se recueillit: je devinai la pensée tendre du père et l'ardente prière du croyant, mais ce grand chef n'eut pas, lui, la faiblesse d'une larme, car, pour dominer les autres il se possède et se domine toujours lui-même.

Le courage de Castelnau est trop proche de celui-là pour qu'il ne me vienne pas tout de suite à l'esprit. Son fils est tué dans les batailles du Grand-couronné, alors que lui-même dirige l'action: il l'apprend, se recueille, offre à Dieu son sacrifice—puis continue la bataille.

Nous parlons encore de nos amis communs, et d'abord du colonel d'un régiment de dragons qui a fait d'un corps d'élite une véritable famille, unie

(A suivre sur la 2ème page)

PAROLES DE CHEF

(Suite de la 1ère page)

par l'amitié la plus forte et la plus dévouée. Pendant quatre mois, j'ai pris les tranchées à côté de lui, et il m'est apparu comme un vrai père pour ses officiers et ses hommes.

"Oui, dit le général, vous avez raison, c'est un père, mais pas un papa!"

Et cela voulait dire: le Colonel de M. est bon, constamment attentionné, tendre même, mais il ne cesse jamais d'être le chef.

"Le premier sentiment qu'il faut développer chez nos enfants, continue le Général, c'est celui du respect. Mes fils se sont toujours présentés à moi en se mettant au garde-à-vous et en me saluant crânement, de la tête relevée, et du regard droit. Ensuite, nous jouions ensemble, nous étions d'excellents camarades et j'acceptais même, à l'exemple d'un de nos illustres rois, le rôle du cheval de bataille. Une amitié, une intimité exquises, mais, d'abord, le respect."

* * *

"Sur le même plan que le respect pour les parents et pour les chefs, je place la loyauté, l'absolue sincérité. Revenons à mon bréviaire: Les quatre fils Aymon. Quand Renaud s'en va à Paris, quel conseil Aymon lui donne-t-il avant tous les autres? Celui-ci: "Dans la grande ville, vous rencontrerez, mon fils, de grands périls, mais nul ne sera pire que le mensonge. Ne mentez jamais!"

"En chaque jour, mon jeune fils ajoute à sa prière quotidienne cette invocation spéciale:

"Monseigneur Bertrand du Guesclin, Monseigneur Pierre de Bayard, et vous, mon vaillant et bien-aimé frère, obtenez de Dieu que je sois, comme vous, fort et brave, et qu'il m'accorde la grâce de ne mentir jamais."

"Quand un enfant, qund un jeune homme a dit cela du fond du coeur tous les jours, et deux fois par jour, pendant des années, il est assuré d'être toujours fidèle à la divine vérité.

"Ah! la loyauté, c'est la première vertu de l'homme, la première qualité du chef.

* * *

"Je vous parlais, tout à l'heure, de l'union du respect et de l'amitié dans l'éducation. Je dirai la même chose pour les rapports du chef et de ses hommes dans l'armée.

"A nos hommes, je démontre d'abord, par un calcul bien simple, que nous avons les mêmes ancêtres, et que les guerriers de Vercingétorix sont leurs pères comme les miens. Puis, je ne perds pas une occasion de me rapprocher d'eux.

"Une merveilleuse occasion d'échange de paroles et de sympathie est le don d'un simple paquet de tabac. Savez-vous combien j'ai distribué de paquets de tabac depuis le début de la guerre?"

Je risque un chiffre qui veut être énorme: cinq mille, dix mille!

"Non, vous n'y êtes pas: soixante-dix mille! Et la série court, comme bien vous pensez. Parfois je les distribue à la volée, en passant sur le front d'une compagnie, parfois un à un, et cela me donne l'occasion d'un bon brin de "causette" comme nous disons en Lorraine.

* * *

"A mes soldats parisiens, je rappelle souvent la valeur sociale du rire. Le Parisien a un devoir tout spécial, à l'armée, celui d'apporter à son unité de la gaieté et de l'entrain. Il faut qu'il chante, qu'il fasse chanter ses camarades, et qu'il les fasse rire. Dans la vie dure que nous menons, et surtout dans cette rude et monotone guerre de tranchées, il faut constamment une détente, un réveil et un renouveau d'optimisme: c'est souvent au Parisien qu'incombe le devoir de les devoir de les donner à nos troupes

* * *

"C'est sur une parole d'optimisme qu'il faut que nous restions, à la fin de cet entretien. Vous savez que nous allons avoir à subir un violent assaut de la part des Boches. Je suis convaincu que le front tiendra et plus, que notre riposte sera victorieuse et décisive. Nous nous reverrons dans quelques mois, aprs la victoire!"

* * *

Il m'a semblé qu'il était utile de camper devant nos amis de la Revue des Jeunes cette grande figure de soldat, ce sublime serviteur du code de l'honneur, ce patriote et ce chrétien toujours souriant et toujours confiant parce qu'il a la foi dans l'immortalité de sa patrie et dans les espérances éternelles.

Il m'a semblé utile de réfléchir avec eux pendant une demi-heure sur l'exemple qu'il nous donne, sur l'idéal qu'il vit, cet idéal de la grande tradition française, où toutes les activités ont leur place et sont ordonnées et hiérarchisées comme il convient! Le corps n'est pas négligé, l'intelligence reçoit son plein développement, mais ce qui domine et commande, ce sont les valeurs spirituelles et la grandeur morale.

Que ces mots nous sonnent souvent aux oreilles, qu'ils s'imposent souvent à notre pensée et à notre vouloir:

"Etre un homme; ne jamais mentir car le mensonge est un vice d'esclave; d'abord et avant tout: le respect!"

Georges BERTHIER.
Directeur de l'Ecole des Roches.

FOCH EST CREE MARECHAL DE FRANCE

Paris—Le conseil des ministres vient d'élever au rang de maréchal de France, le général Ferdinand Foch, commandant en chef des forces alliées sur le front ouest.

Les ministres ont aussi décerné la médaille militaire au général Pétain, commandant en chef des armées françaises sur le front ouest.

Le président Poincaré présidait à l'assemblée du conseil.

En nommant le général Foch, le premier ministre Clemenceau dit:

"A l'heure où l'ennemi, par une formidable offensive sur un front de 100 kilomètres, comptait se rendre maître de la situation nous imposer une paix allemande, le général Foch et ses troupes admirables le vainquirent.

"Paris n'est pas en danger, Soissons et Château-Thierry sont reconquis et plus de deux cents villages nous sont rendus. Trente-cinq mille prisonniers et sept cents canons ont été capturé et l'ennemi a été déçu dans toutes ses espérances.

"Les glorieuses armées alliées ont rejeté l'ennemi depuis les rives de la Marne jusqu'à l'Aisne. Tels sont les résultats de la stratégie du haut commandement, éxécutée par des commandants incomparables. La confiance qu'avait placée la république et tous les alliés dans le vainqueur de St-Gond, de l'Yser et de la Somme, vient d'être pleinement justifiée."

La médaille militaire décernée au général Pétain est une récompense rarement accordée aux officiers, car les décorations sont généralement distribuées aux simples soldats. Le maréchal Joffre est un des rares officiers auxquels cet honneur ait été décerné.

LA PRIERE DU SOIR DANS LA TRANCHEE

Mon Dieu, voici le soir et ses louches embûches!
Ce n'est pas le repos qu'il apporte avec lui;
Maintenant la tranchée est une sombre ruche,
Et son obscur travail chuchote dans la nuit
Des hommes vont aller dans les postes
Ou portent des rondins dont un abri d'écoute;
D'autres, la pioche en mains, creusent de nouveaux trous,
se voûte:
A votre amour, Seigneur, nous les confions tous.

Protégez ces soldat, combattants ou manoeuvres;
Tous font la juste guerre, et vous savez, mon Dieu,
Que si nous la faisons elle n'est pas notre oeuvre,
Et que nous défendons la maison des aïeux.

Nous vous recommandons ces remueurs de terre,
Déjà vieux, les cheveux déjà mêlés de blanc;
Quelques-uns ont un fils à l'ennemi; la mère
Reste seule à trembler pour l'homme et pour l'enfant.

Nous vous recommandons et leurs corps et leurs âmes;
Hélas! à chaque nuit, sur notre immense front,
Il en tombe de ceux à qui songent les femmes,
Et que les yeux des leurs jamais ne reverront.

Seigneur, nous vous prions pour ceux d'entre nos frères
Qui sont vivants, ce soir, et seront morts demain.
Donnez à leur départ le temps d'une prière,
Et prenez doucement leurs âmes dans vos mains.

Louis MERCIER.

La victoire par la prière

Un Monsieur, resté loin du danger des tranchées et peut-être aussi loin des sacrifices qu'impose la guerre, se moque de l'esprit religieux du Président Wilson: "Ce n'est pas la dévotion, dit-il, qui nous fera la victoire, c'est la bayonnette et le canon!..." D'autre part, un soldat, un vrai soldat qui a tout le jour en Europe la bayonnette au bout de son fusil, et qui l'a probablement déjà rougie et tordue dans des poitrines humaines, écrit à son père: "Priez! Oh! priez! nous n'obtiendrons la victoire qu'à genoux et en reconnaissant la toute-puissance de Dieu". Lequel des deux mérite le plus notre confiance, le petit maître qui continue de s'amuser et de faire de l'argent ou le soldat qui a déjà affronté tous les périls de la mort?—Semaine Paroissiale. Fall River, Mass.

La famille de Nicolas

Madrid,—On rapporte que le roi Alphonse a invité la famille de l'ancien empereur de Russie à venir en Espagne pour rester jusqu'à la fin de la guerre et y occuper l'un des palais royaux.

M. Dato, ministre des affaires étrangères, interogé à ce sujet, dit que sur l'initiative du roi, le cabinet espagnol avait entamé des négociations en vue du transfer en Espagne de l'ancienne famille impériale russe.

CONCERT

PAR

La Fanfare "LaVerendrye"

AU PROFIT DE

L'Association d'Education

DANS LA

Salle du College de Saint-Boniface

Mardi 27 Aout 1918 8.30 P. M.

Programme

1—Ouverture—FRATERNITE .... *M. Beyer*
2—Marche—LE VAINQUER .... *M. Beyer*
La Fanfare
3—Déclamation—L'ENFANT DE PARIS .. *P. Déroulede*
M. Jean Cazenave
4—Marche—LE PILOTE .... *A. L. Frank*
5—Valse—REVE DE FILLE .... *XXX*
La Fanfare
6—Chant—DESILLUSION .... *Dupes*
Mlle Rosa Genthon
7—Polka pour Piston—PETITES PERLES *W. Humphrey*
M. Emile Bernier, soliste
8—Marche—LE HEROS .... *A. Leblanc*
La Fanfare
9—Chant—* * * .... * * *
10—Marche—L'ECLAIREUR .... *N. Brown*
11—Largo—* * * .... *Handel*
La Fanfare
12—Solo de Violon—* * * .... * * *
Mlle Ernestine Couture
13—Sélection—AIR d'OPERA .... *L. P. Laurendeau*
14—March de la Fanfare "LaVérendrye" ...... *Paul Salé*
La Fanfare
15—Chant— * * * .... * * *
M. Jean Cazenave
16—Marche—RED JACKET .... *A. Morton*
17—Sérénade—Magnolia .... *Jean M. Missud*
18—Pot-Pourri d'airs Canadiens ...... *L. P. Laurendeau*
La Fanfare

DIRECTEUR .... *Paul Salé*
ACCOMPAGNATRICE .... *Mlle M. Smith*
Entrée, 25 sous—Sièges Réservés, 35 sous.

CINQUIEME ANNEE

(L'Action Catholique)

Le début de la cinquième année de la grande guerre a été marqué par de multiples événements du côté des Alliés de l'Entente. Mais à part le mouvement religieux dont nous avons déjà parlé, et dont l'universalité légitime les meilleures espérances, deux faits d'une particulière éloquence dominent la situation: la condamnation de l'ex-ministre Malvy et l'élévation au maréchalat du généralissime Foch.

Malvy, si on compare son sort à celui de Bolo et de Duval, s'en est tiré à bon compte; mais si l'on considère ses relations politiques et les puissances occultes dont il était l'instrument conscient ou non, sa condamnation est encore plus significative que l'exécution des autres. Elle indique que le règne des faiseurs, qui chevauchaient l'anticléricalisme pour mieux dominer la France est fini ou du moins sur son déclin. Elle indique que, si tous les yeux ne sont pas encore ouverts, beaucoup de gens qui, par ignorance, par parti-pris ou par passion, voyaient dans le catholicisme le premier ennemi à combattre, commencent à comprendre l'importance de son rôle, même au point de vue social. Elle jette une lumière crue sur un état de choses qui ne peut manquer d'avoir une répercussion considérable dans l'histoire: le contraste entre la conduite des catholiques qui, malgré les griefs très légitimes qu'ils avaient contre un gouvernement persécuteur, sont accourus dès le premier appel sous les drapeaux et y font depuis leur devoir avec une surabondance d héroïsme, et celle de leurs détracteurs dans les rangs desquels se sont trouvés tou sles incapabies et tous les traîtres.

Une nouvelle fois Dieu, après avoir en apparence laissé les siens sans secours contre leurs ennemis, fait parler les événements en leur faveur avec une éloquence à nulle autre pareille.

Pendant que les faiseurs, les jouisseurs et les traîtres s'en vont au poteau d'exécution ou en exil avec Bolo, Malvy, et bientôt le sinistre Caillaux, des catholiques comme Foch, comme Pétain, sont placés au premier rang et comblés d'honneurs mérités, par les mêmes autorités civiles qui viennent de faire justice des coupables.

La France, à la vérité, n'a jamais cessé d'être elle-même, et ceux qui la connaissent n'ont pas été surpris de la voir se dresser vigoureuse et fière pour barrer la route au barbare de l'est; mais voir ses chefs d'aujourd'hui agir comme ils le font, voir un Clémenceau terrasser d'une main vigoureuse ceux que le "Bloc" faisait hier intangibles, et pousser au premier rang les catholiques sauveurs de la patrie, est un spectacle prochain.

Les prières de ces derniers jours, et les gestes des gouvernants en sont des signes avant coureurs. Dieu qui voyait, avant le public, les intentions qui ont précédé les actes, les avait déjà récompensées en permettant une évolution qui a changé immédiatement la face des choses.

Depuis longtemps les esprits éclairés soupiraient après l'unité de commandement capable de doubler l'efficacité des efforts en en empêchant la dispersion. Est survenu un général américain qui en a permis soudain la réalisation. Par son geste, le général Pershing a fait tomber les dernières résistances; un chef francais a été choisi pour exercer le commandement suprême, et ce chef est le frère du jésuite Foch.

On voit ce qui arrive.

Sans doute la guerre n'est pas terminée, et il se peut, il est même probable qu'il y aura encore des jours bien durs à passer: mais l'impression se dégage maintenant très nette des derniers événements que l'effort allemand a atteint son maximum. Et quand un effort a coûte le prix de celui-là, il y a grand péril d'effondrement s'il n'a pas réussi.

Or, il n'a pas réussi, parce qu'il a trouvé devant lui une intelligence claire, servie par une volonté ferme et ayant à sa disposition les moyens nécessaires pour faire aboutir ses projets.

D'autre part les événements de Russie ne l'ont pas encore servi comme il l'espérait. Ici encore Dieu n'a pas permis que la rapidité, sur laquelle il comptait, réponde à son attente.

Malgré l'appoint des masses humaines qu'il a concentrées sur le front ouest, il n'a pu qu'y creuser des poches qui sont maintenant en voie de se refermer sur lui. Le chaos qu'il a créé pour l'exploiter lui a bien procuré l'emprise sur le pays, mais sur un pays ruiné qui bien loin de pouvoir déverser ailleurs le surplus de ses ressources, est lui-même en proie à une famine qui menace de faire périr des millions d'êtres humains.

Le danger encore immanent est que cette famine en Russie jette dans les rangs de l'armée allemande des millions de Russes qui en combleraient les vides, comme ils combleraient ceux produits chez les travailleurs des usines, des champs et des mines. Mais soyons tranquilles, Dieu fera surgir à son heure l'événement capable de parer à ce nouveau danger.

Il n'y a qu'à continuer de prier pour que les chefs des peuples achèvent d'ouvrir les yeux, et de rendre à Dieu le témoignage qu'il attend.

A TRAVERS LES FAITS ET LES OEUVRES

(Suite de la 1ère Page)

de durer. Voilà quelle est la situation, la vraie situation, dégagée de tout ergotage et de tout faux-fuyant.

Ce qui précède pourrait également servir de commentaire à un discours prononcé le 16 juillet par le baron Burian, ministre des affaires étrangères d'Autriche. Lui aussi est un pacifique! Il regarde la guerre "comme une effusion de sang insensée et inutile." Il a cent fois raison. Mais qui est responsable de cette effroyable effusion de sang? Qui est responsable? Aura-t-il le courage de le dire, lui, ministre autrichien? Ignore-t-il qui a signé l'ultimatum à la Serbie, en juillet 1914; qui a repoussé toutes les tentatives de conciliation, toutes les conférences amiables; qui a ouvert les hostilités; qui a tiré contre Belgrade ce premier coup de canon funeste auquel fait écho depuis quatre ans le fracas formidable de cent mille bouches à feu?

Cet excellent baron Von Burian ne peut concevoir pourquoi les Alliés continuent à se battre. Ils continuent à se battre pour que l'Autriche ne bénéficie pas du crime monstrueux qu'elle a commis contre l'humanité en 1914. Ils continuent à se battre pour ne pas être écrasés et pour que la justice et le droit ne soient pas écrasés avec eux. Ils continuent à se battre pour que le monde ne soit pas courbé à jamais sous la brutale hégémonie allemande. Au-dessus de tous les autres objets, voilà leur grand et supérieur objet de guerre. Nous concevons que le pacifique baron Von Burian ne l'apprécie pas. Mais nous ne concevons pas que des gens qui ne sont ni Prussiens ni Autrichiens n'en comprenent pas la grandeur et ne souhaitent pas la nécessaire réalisation.

CONCERT

La fanfare LaVérendrye donnera un concert dans la salle du Collège de Saint-Boniface le 27 courant à 8.30 heures p.m.

Ce concert est au profit de l'Association d'Education et comme toujours les Rév. Pères Jésuites ont gracieusement offert leur salle pour cette oeuvre importante entre toutes.

Le public est chaleureusement invité à s'y rendre.

Au programme figure "La Marche de la Fanfare LaVérendrye, composée spécialement pour ce concert par le dévoué et habile directeur de la fanfare M. Paul Salé. Cette oeuvre promet d'être la pièce de résistance de la soirée et le public l'accueillera certainement avec enthousiasme. La fanfare en fera sa marche favorite à l'avenir dans ses sorties.

Les officiers sont: Président, M. C. C. Bernier; directeur, P. Salé; secrétaire, J. Vermander.

ASSOCIATION D'EDUCATION DES CANADIENS-FRANCAIS DU MANITOBA

TROISIEME TOURNOI ANNUEL DE TENNIS

Le grand tournoi de tennis au profit de l'Association d'Education des Canadiens Français du Manitoba commencera le 24 du courant sur les cours de tennis du Club Saint-Boniface.

Les amateurs de ce beau sport se rappellent encore sans doute les rudes joutes qui s'y sont jouées au cours de ce tournoi l'an dernier. Cette année, malheureusement, nous n'avons pas avec nous certains de nos forts joueurs de l'an dernier, par exemple l'absence des Lacerte, Begin, Bougard et Trudel et autres, du même calibre sera très difficilement remplacée: par contre cependant les demoiselles qui cette année se sont adonnées à ce beau sport sont beaucoup plus nombreuses que par le passé, et l'adresse et l'endurance dont elles ont donné maintes fois la preuve sur nos courts suffira nous en sommes certains à rendre ce tournoi très intéressant. D'un autre côté il est presqu'assuré que le champion De Jardin contestera de nouveau les coupes Dubuc et Cusson, et la maîtrise de la raquette dont plusieurs de nos joueurs ont fait preuve dans la Winnipeg Tennis League dont le club de Saint-Boniface est membre, lui assure plus d'un rude combat.

Il ne faut pas oublier surtout que les recettes de ce tournoi vont, sans déduction aucune, au trésor de l'Association d'Education des Canadiens Français de Manitoba. Il ne se passe pas de semaine sans qu'un appel pressant soit fait par cette Association à la charité de nos compatriotes, et il est impossible de trouver un meilleur moyen d'aider cette oeuvre, excellente entre toutes, de l'Association d'Education tout en vous délassant et assistant à de magnifiques joutes. De plus, les membres des différents club de tennis de Saint-Boniface et environs comptent beaucoup sur l'appui et l'encouragement de leurs compatriotes.

Comme plusieurs amateurs de la raquette sont absents, et pour cause, il faudra cette année y suppléer par la charité et la bonne volonté. Le public est cordialement invité à assister à toutes les joutes et surtout samedi le 24 et dimanche après midi le 25 du courant. Les finales se joueront la température le permettant dimanche après midi le 1er septembre et nous comptons sur une nombreuse assistance. Ces parties se joueront sur les courts du Club de Tennis de Saint-Boniface, coin St-Joseph et Dumoulin, et l'admission est gratis.

Inutile d'ajouter qu'il y aura de manifique prix pour tous les concours et que les "Simples" et les "Doubles" pour hommes comportent la possession des coupes Cusson et Dubuc jusqu'au prochain tournoi.

Le secrétaire du tournoi est Monsieur Paul Olivier, Club de Tennis, Saint-Boniface et les entrées devront lui être remises au plus tard vendredi soir le 23 du courant. Des prix d'entrée spéciaux ont été faits pour les amateurs entrant dans plusieurs concours.

Les concours seront comme suit:

"Simples pour hommes". "Doubles Mixtes". "Doubles pour Dames". "Simples Handicap pour Dames". "Doubles pour hommes." "Simples pour Dames". "Simples Handicap pour hommes."

Les matches seront tirées au sort par le Comité du tournoi et affichées au pavillon du Club Saint-Boniface. Le secrétaire du tournoi, Monsieur Paul Olivier se fera un plaisir de donner tous renseignements: Appelez Main 1946.

En avant donc; entrez en foule dans ce tournoi populaire, venez en grand nombre encourager par votre présence ce beau sport et surtout aider à grossir le trésor de l'Association d'Education qui en a si grandement besoin.

OFFICIER 1918

Président, L. P. Roy; vice-président, S. J. Dussault; secrétaire et arbitre officiel, P. J. Olivier.

Courts officielles—Le Club de Tennis de Saint-Boniface.

Règlements—Les règlements de la Winnipeg Lawn Tennis Association gouverneront.

Les joutes peuvent être jouées sur d'autres terrains si les concurrents y consentent.

La décision de l'arbitre officiel est finale.

Les joutes seront deux dans trois long sets, excepte les finales en simples et en doubles pour les coupes, ceux-ci seront trois dans cinq.

Les entrées seront affichées au Club de Tennis de Saint-Boniface ainsi que le (draw) de chaque jour.

Le comité se reserve le droit d'ordoner que les joutes en handicap se jouent en (short set.)

Le Comité.

Chez Nous ET autour de Nous

M. O. Rochon de LaSalle, est mort dimanche midi à l'âge de 62 ans 5 mois. Les funérailles ont eu lieu mercredi matin. M. Rochon laisse une épouse et dix enfants, il est aussi le beaupère de M. F. D. Pambrun de Saint-Boniface.

La rentrée des pensionnaires au Collège de Saint-Boniface, aura lieu le mercredi, 4 septembre, à 7 heures du soir. Le jeudi, 5 septembre, la messe du Saint-Esprit sera dite à 9 heures. Dorénavant, la classe du matin commencera à 9 heures, au lieu de 8 heures et demie.

La Compagnie "Progress Construction" limitée, 88 avenue Provencher, a obtenu le contrat pour l'agrandissement de 55,000 piastres que la commission scholaire de Saint-James a décidé de faire à son école de la rue Linwood, près de Deer Lodge.

Mlle Bernadette Coupal de Lebret, Sask., qui est entrée au Carmel à Saint-Boniface le 15 août était en promenade pour quelques jours chez sa belle soeur, Mme François Coupal de Winnipeg.

Mme Louis D. Roy, 57, rue Genthon, recevra jeudi, de 4 à 6, en l'honneur de sa soeur, Mme Sumner, de Saskatoon, Sask.

RECENSEMENT DE LA CLASSE 1920

Le Consul Général de France au Canada invite les jeunes Français nés en 1900 et ceux nés antérieurement dont l'inscription a été omise à réclamer, sans aucun retard, à la Chancellerie, 347 avenue Viger, Montréal, leur inscription sur les tableaux de recensement de la classe 1920. Il rappelle à cette occation que les fils de Français nés à l'étranger sont soumis aux mêmes obligation que ceux nés sur le territoire français, ainsi que les créoles originaires des colonies françaises nés en 1900.

Les inscrits et les ajournés des classes 1918, ainsi que les hommes de la classe 1919 qui ont été ajournés ou exemptés devront se présenter à la Chancellerie du Consulat Général le Jeudi à 5 heure du soir pour y passer la visite médicale si leur état physique le comporte; ceux qui résident en dehors de Montréal devront fournir un certificat médical légalisé par l'autorité locale et relatant avec détails et précision leur état de santé et indiquant leur poids, taille et tour de poitrine.

Par ordre,
(Sig.) J. H. BOURGOUIN,
Le Gérant de l'Agence Consulaire de France.
Winnipeg le 19 août 1918.

ST-ALPHONSE, MAN.

La paroisse vient de perdre un de ses plus anciens et vénérés pionniers belges flamands, Frédéric Buydens, 83 ans, décédé le 13 des suites d'un accident de motorcycle arrivé le 8. Les funerailes ont eu lieu le 15 août à Saint-Alphonse. Toute la paroisse et celles de Bruxelles, Swan Lake et Mariapolis y étaient représentées. Le digne patriarche, excellent chrétien était chef d'une nombreuse famille très estimée.

THEATRES

Walker—Le théâtre Walker ouvrira lundi soir avec le grand drame "The Wanderer". 200 acteurs et de grande scènes, le même drame se jouera a chaque soir de la semaine ainsi que mercredi et samedi après-midi. Pour la semaine prochaine: "My Soldier Girl".

Orpheum—Le théâtre vaudeville Orpheum donne des représentations deux fois par jour. Le pro de la semaine du 26 août commence par Wilbur Mack et Gladys Lookewood dans "A Pair of Tickets", Julius Farnen "The Waterbox". Albert Vertchamp, violoniste. Geo. et John K. Hawley, comédiens. "The Melnette sisters. danses.. Horas et Preston, acrobates. Cinama et orchestre.

Pantages — Cette semaine les vues les plus belles seront exposées.

Dominion—Cette semaine "The Danger Mark". Ecrit par Robert W. Chambers. "Doug" Fairbanks dans "Bound in Morocco" au Dominion la semaine prochaine. La scène d'un comique achevé se passe à Alger. On y voit des Arabes, des beautés de Harem, des combats de bandits. C'est une course à travers les deserts. Ne manquez pas de venir voir ce spectacle. Semaine du 2 septembre "Hearts of the World.".

UN VOYAGE EN ESPAGNE

NOS ENFANTS DE SOLDATS A BARCELONE

(Yvonne Sarcey)

Poilus de France, c'est à vous que j'écris cette lettre, car il faut que vous sachiez comment on traite vos enfants, il faut que vous compreniez avec quelle tendresse on les aime et quel respect vous avez su inspirer au monde. Il faut que vous entendiez l'incroyable aventure... Puisse-t-elle vousrécompenser de vos peines!

Donc nous partîmes le 3 juillet pour Barcelone avec cinquante de vos fils et filles choisis parmi les plus pauvres. Mlle Sauffroy, inspectrice des écoles, avait eu la bonté de me signaler les cas particulièrement intéressants, et, connaissant le caractère de ces fillettes, la vie courageuse des familles, elle m'avait dit: "Ces enfants-là feront honneur à la France." C'était tout ce que je demandais... Notre départ de Paris fut donc salué par les institutrices des écoles de Ménilmontant, de Belleville et de Charonne qui, aevc une sollicitude émue, prodiguèrent à leurs élèves de maternelles recommandations, puis glissèrent à chacune un petit paquet dans la main...

— C'est un tablier rose, firent-elles, que Mlle Sauffroy a eu la pensée de leur donner pour qu'elles arrivent dans Barcelone en vraies filles Claires!

— Adieu! Au revoir!... Oui, mademoiselle, nous serons sages, je vous le promets!

En route pour Barcelone

Le train s'ébranle..! on se case de son mieux, on s'agite un peu, on crie, on chante, on dort. Les coeurs sont assez solides, il n'y a, pour ainsi dire, pas de dégâts. D'ailleurs, Mme Marcelle avec autorité déclare: "Quand on part pour un si beau voyage, c'est défendu d'être malade".

A Toulouse, les portières s'ouvrent avec fracas, des dames blanches surgissent, toutes souriantes:

— C'est vous les Enfants Claire? Bonjour les petits! Et joyeuses elles crient:

— Vite par ici!

Des soldats portent des mannes bourées de pain, des infirmières présentent des paniers appétissants d'où débordent de belles prunes lustrées d'Agen, d'autres infirmières de la Croix-Rouge, empressées et joyeuses, s'essoufflent à porter d'immenses bidons remplis de café au lait.

—Allons les gosses, dépêchons. Tends ton quart... et toi, et toi... Les enfants exultent. Ce bon déjeuner servi fumant par de jolies dames fait oublier toutes les incommodités de la nuit...

Comme je remerciais de tant de grâce:

Nous avons été prévenues de leur passage par le colonel Choulot. Les enfants de soldats sont un peu à nous, n'est-ce pas!

Les petits, la bouche bourrée de bonnes choses, mâchouillent: "Au revoir, Madame! Merci, Madame!"

L'enchantement commence...

A Narbonne, le Président de la Croix-Rouge et sa charmante femme, escamotent en un tour de main notre troupe, l'entrainent vers une salle délicieusement décorée de fleurs, où un déjeuner, que dis-je, une festin les attend. On s'étouffe de bonnes choses, mais l'arrêt est court... il faut remonter en hâte, emportant dans le train les desserts. C'est à peine s'il reste une minute pour témoigner quelque gratitude au Président de ces merveilleux comités qui ravitaillent ainsi, tout le long de la France, dans des cantines fleuries, non seulement les poilus permissionnaires, mais leurs enfants en ballade.

— Le voyage commence rudement bien! remarque un garçon, que ces manifestations amicales et gastronomiques touchent au plus haut point.

A Perpignan, le colonel Choulot, un grand Français, qui fut justement l'initiateur du Foyer Français à Bercelone et défend passionnément notre cause des deux côtés de la frontière, vient saluer nos petits. Il est accompagné de M. Sauvalle, le Président du Comité des Maisons Claires de Barcelone.

Un instant la question avait été agitée de descendre à Perpignan, pour faire reposer tout ce petit monde une nuit, mais par faveur du Ministère des Affaires Etrangères la frontière allait s'ouvrir pour nous, mieux valait poursuivre sa route. C'est ce que le colonel Choulot m'explique. M. Sauvalle monte dans le train avec la colonie—il devra, hélas, nous quitter à la frontière—et se fait présenter les enfants du convoi. Il faut que je lui raconte l'histoire de chacun d'eux... histoire toujours triste et belle! Beaucoup ont perdu leur père à la guerre: héros de Verdun, héros de la Somme, héros de l'Yser; d'autres sont des enfants réfugiés aux souvenirs poignants; ceux-ci des orphelins de père et de mère recueillis par une voisine; ceux-là, les cadets d'une famille de sept enfants, qui compte trois grands frères se battant au front. M. Sauvalle connaissait évidemment toutes ces plaies causées par la guerre, mais à toucher du doigt ainsi des réalités douloureuses, il éprouve une émotion profonde. "Pauvres petits! dit-il, comme nous allons les aimer!

A la Frontière

On approche de la frontière.

— Madame, madame, c'est-il maintenant qu'on met nos jolis tabliers roses?...

— Non, il faut les garder pour Barcelone...

Un "Oh!" de désappointement surgit de toutes ces petites poitrines... les parigotes ont le sentiment confus qu'il faut être belles, quand on représente des petits morceaux de France.

Cerbère, nous sommes reçus par des officiers galonnés et puissants qui nous facilitent toutes choses avec une courtoisie inimaginable. Décidément, les enfants de soldats sont à l'honneur.

Comme la frontière est fermée, on nous fait monter par faveur spéciale, qui fera pour nous le trajet jusqu'à dans un petit bout de chemin de fer Port-Bou.

Un de nos garçons crie comme un perdu...

— Ecoute voir, Gaston, on a un train comme le Président de la République! Vive le Président de la République!

Ce gavroche, sensible et démonstratif, lance sa boutade si drôlement, que tout le monde rit.

Le jeune commissaire qui nous accompagne, blessé de guerre, prisonnier à Torgau, et par bonheur échangé en sa qualité d'attaché d'ambassade, se fait désigner les enfants de prisonniers qui l'intéressent particulièrement. Il répète ce que nous savons bien: Qu'on ne fera jamais assez pour les enfants de ceux qui souffrent là-bas en Allemagne...

Nous voilà en Espagne:

A ce moment nous voyons un spectacle délicieux. Un moïse tout ennuagé de dentelles est porté par un couple beau et fort, qui tient par ses anses le panier précieux.

— C'est le fils de Roosevelt et sa jeune femme, glisse tout bas le commissaire.

Dans le berceau un bébé blond, rose, frais, d'une beauté ravissante, joue avec ses petites jambes nues et potelées. Il sourit aux anges.

Le commissaire s'empresse. Il aide à descendre le bébé d'Amérique, et prend dans ses bras nos gosses. Et on ne peut s'empêcher d'être frappé du symbole. Ce train portant dans ses voitures l'avenir glorieux de demain: les enfants de nos poilus et le dernier-né de la jeune Amérique!

Je demande si le directeur du Foyer Français M. Charles-Garnier, qui devait venir au-devant de nous à Port-Bou est arrivé.

Des bras se lèvent... j'entends dans la langue sonore des catalans: exclamations de regrets, apostrophes, reproches.

— Son los hijos de soldados franceses?

Tout de suite une foule nous entoure... Je comprends qu'on n'attendait les enfants que demain. On va me chercher un journal, on me marque du doigt des textes, une date: les Ninos devaient être l'objet d'une manifestation touchante... le lendemain. On devait préparer pour eux un banquet... Le malheur est vite réparé.

Un noble hidalgo donne des ordres, brefs, nombreux, précis. Chacun se précipite, en un clin d'oeil cinquante couverts sont mis... Des fleurs, des fruits surgissent comme par enchantement, la table se couvre de hors-d'oeuvre.

— Oh! du pain blanc! s'écrie extasiée une fillette... Du pain blanc, du blanc! s'égosillent cinquante petites voix. On dirait une volière.

Et pendant que mes enfants se délectent de ce pain, invraisemblablement blanc, et des douceurs qui l'accompagnent, je vais m'occuper des heures de train avec les chefs aimables qui nous font fête...

En prenant le grand express de luxe qui n'a que des premières nous arrivons à Barcelone à sept heures du soir, avec le train ordinaire à onze heures seulement.

Après une seconde de combat intérieur, je pense qu'il faut ménager l'argent de l'oeuvre, et ne pas gâcher du bonheur profitable à d'autres en luxe inutile.

Nous prendrons des troisièmes et arriverons à onze heures...

Aussitôt on nous réserve un wagon tout neuf en bois clair, tout à fait avenant et jolis, les petits, repus et ravis, grimpent s'installent et voilà qu'un incident charmant se produit.

Un ouvrier présente comme un bouquet, entouré de rubans aux couleurs nationales, un immense pain blanc. Il prononce avec une profonde émotion et un air de dignité extraordinaire quelques paroles rapides.

—Que dit-il? Mon Dieu, que dit-il?

Il dit qu'il n'est pas riche, mais qu'il a été heureux de saluer dans sa patrie les enfants de France..., qu'il les priait d'accepter son modeste présent..., trop modeste car il voudrait donner des trésors aux fils des soldats qui combattent pour la liberté: pauvre il n'a pu qu'offrir son pain blanc, et le cri de son coeur: "Vive la France!"

Cet ouvrier par l'accent qu'il donne à ses paroles, est magnifique. Les enfants sont électrisés et avec l'à-propos des petits parigots, ils crient d'instinct la seule chose qu'il fallait répondre et qu'on ne leur avait pas apprise: "Vive l'Espagne!"

Nous roulons à travers un paysage enchanteur. aL Méditerranée chauffe au soleil ses flots bleus, des maisons roses et blanches s'égayent de terrasses fleuries...

Pourvu, Pensais-je, que M. et Mme Garnier reçoivent à temps la dépêche où je leur annonce notre arrivée pour ce soir à Barcelone!

— Qu'est-ce que vous diriez, les petits, si nous couchions cette nuit à la belle étoile?

Les enfants s'esclaffent, ils sont déjà adaptés au merveilleux, ils ne doutent pas un instant que les princes charmants et les dames blanches s'empressent à continuer leurs miracles tout le long de leur route.

Les enfants sont poètes d'instinct, les contes bleus sont leur odinaire, et ils ont raison.

Voilà que tout à coup, dans une petite gare, j'entends une voix française et bien timbrée, crier...

— Non, mais non!... ce n'est pas possible! ils n'arrivent que demain!

Je mets la tête à la portière, et reconnais, à ma grande surprise, mon Vice-Président M. Charles-Garnier, accompagné du distingué et spirituel M. M. Timotéo de Martinez.

— Vous, aujourd'hui! s'exclament-ils ensemble en m'apercevant... Mais nous partions coucher ce soir à Port-Bou pour être demain à votre rencontre...

Mes deux amis donnent toutes les marques du désappointement. Arriver ce soir à Barcelone, c'est épouvantable!... Ne faites pas cela... Songez donc, l'Alcade vient audevant de vos enfants demain, le Conseid Municipal a voté dans sa séance d'hier des fonds pour les Maisons Claires, et envoie une députation à la gare, le Consul viendra vous saluer, toute la ville est en rumeur... Non, non, il faut entrer dans Barcelone à l'heure convenue...

En vérité, pouvais-je me douter de ces solennités charmantes? Pour ne pas contrister mes compagnons de voyage, je me déclare prête à faire tout ce qu'on voudra, pourvu que mes enfants passent une bonne nuit, car ils commencent à être terriblement fatigués.

"Arrêtons-nous à Girone, fait M. de Martinez, ce sera bien le diable si dans les hôtels de la ville nous ne trouvons pas une cinquantaine de lits)). Ainsi fut dit, ainsi fut fait.

—Girona! crie une voix d'employé. Nous dégringolons et par bonheur rencontrons M. de Rahola.

Par quel miracle cette gare déserte, par quel sortilège cette place tranquille se trouvent-elles tout d'un coup noires de monde. Ce sont là de ces mystères qu'il ne faut pas essayer d'approfondir... On se crie de l'un à l'autre: "Son los hijos de soldados franceses!" Des femmes, des larmes dans les yeux, s'exclament avec une tendresse inexprimable: "Los bonitos ninos! Los gueridos ninos!" Les bons, les gentils, les chers petits!

On les entoure, on les embrasse. M. Garnier et M. de Martinez expliquent que nous venons passer une nuit à Girone. Aussitôt, c'est à qui se disputera les enfants. Chacun veut en emmener un dans sa maison et lui faire fête...

— Moi, celui-ci! Moi, celle-là! Un capitaine prend dans se bras un garçon qui pleure étonné de tout ce bruit.

Le capitaine est consterné, mais ne veut pas le rendre.

Il demande aux deux infirmières de l'accompagner pour consoler le nino. Il le couve avec des yeux paternels, il le caresse, c'est touchant.

Une ravissante espagnole aux grands yeux sombres prend d'assaut le frère et la soeur, deux orphelins, et sa fillette, ravie, entraîne en courant ce petit frère et cette petite soeur qui lui tombent du ciel... Le gouverneur prévenu, on ne sait comment, dit combien il est honoré que "Girona terra de Gestes et de Beotat" offre l'hospitalité aux enfants de France.

Un brouhaha joyeux anime la petite ville endormie! On se donne l'heure du rendez-vous, le lendemain au train. Par des ruelles montantes, j'arrive à un hôtel où je m'effondre... Que d'émotions pour une seule journée.

(A suivre)

PETITES ANNONCES

ON DEMANDE—Des filles qui désirent apprendre le moulin à fourrure. Bon salaire. S'adresser à A. Lanthier, 207 rue Horace, Norwood, Man.

ON DEMANDE—Une femme d'expérience s'achant l'anglais pour un S'adresser au No. 455, rue du Portage, magasin de sucrerie de premire class. Winnipeg. Gages $12.00 par semaine. —37

PERDU—$5.00 de recompence à qui trouvera un chien "setter" blanc, (bird dog) long poile, oreilles brunies et tache brune à la racine de la queue. Nez rose. Avis à Miss Rogers, 121 Lansdowne Ave., St. John's, Man.

M. F. D. Pambrun, peintre à Saint-Boniface, désire annoncer au publique qu'il est prêt à faire tout genre d'ouvrages en peinture, posage de papier (tapisserie), calsomine, etc., etc., qui lui seront confier. Estimés gratuits fournis sur demande. S'adresser au No. 172, rue Notre Dame, Saint-Boniface ou par téléphone M. 2229. —23

Rural Municipality of DeSalaberry

SALE OF LANDS FOR ARREARS OF TAXES

BY VIRTUE of a Warrant issued by the Reeve of the Rural Municipality of De Salaberry, in the Province of Manitoba, under his hand and the corporate Seal of the said Municipality, to me directed and bearing date, the fourteenth day of August A.D. 1918, commanding me to levy on the several parcels of land hereinafter mentioned and described for the arrears of taxes due thereon with costs, I do hereby give notice that unless the said arrears of taxes and costs sooner paid, I will on Saturday the twenty-eight day of September A.D. 1918, at the Council Chambers, in the Village of St. Pierre, in the said Rural Municipality, at the hour of one o'clock in the afternoon proceed to sell by public auction the said lands for arrears of taxes and costs.

Description of Land—	Sec.	Twp.	Rge.	Acres	Arrears	Costs	Total
E.½	1	6	3	320	$282 11	50	$282 61
That portion of Lot "U" Rat River Settlement lying between Rat River and main highway and between northern limit of said Lot "U" and northern limit of road over and upon said Lot "U", as per plan and 4x9 chains of Lot 9 Rat River Settlement described as excepted in Certificate of Title No. 270,841				18	117 32	50	117 82
Most northerly 12 chains in width of Lot 4 Rat River Settlement, less 6 acres .				185	125 73	50	126 23
N.W.¼ 9 & S.½ of S.W.¼	16	5	3	240	367 66	50	368 16
N.E.¼ & N.½ of S.E.¼ ...	16	5	3	240	265 47	50	265 97
S.½ of S.E.¼	16	5	3	80	146 61	50	147 11
N.½ of N.W.¼	15	5	3	80	64 61	50	65 11
S.E.¼ 2 & W½ of S.W.¼ ..	1	5	3	140	141 75	50	142 25
N.E.¼ & N.½ of S.E.¼ ..	7	5	4	240	176 65	50	177 15
N.E.¼ & N.½ of N.W.¼ ..	2	5	4	240	209 65	50	210 05
N.E.¼	15	4	3	160	78 37	50	78 87
S.W.¼ 13 & N.½ of N.W.¼	12	4	4	240	141 16	50	141 66
Leg. Subd. 9, 10 and N.½ of Leg. Subd. 7, 8	1	4	5	120	55 39	50	55 89

All the above lands are patented.
Subject in every instance to right of way for railways, roads and drains.

Dated at St. Pierre, Manitoba, this fifteenth day of August A.D. 1918.

PAUL CHENARD,
Sec.-Treasurer,
Municipality of De Salaberry.